

Anthropologie et Sociétés



Harjot OBEROI : The Construction of Religious Boundaries. Culture, Identity, and Diversity in the Sikh Tradition, Chicago, The University of Chicago Press, 1994, xxii + 494 p., cartes, tabl., ann., bibliogr., gloss., index.

Xavier Blaisel

Volume 19, numéro 1-2, 1995

[Retour sur le don](#)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blaisel, X. (1995). Compte rendu de [Harjot OBEROI : The Construction of Religious Boundaries. Culture, Identity, and Diversity in the Sikh Tradition, Chicago, The University of Chicago Press, 1994, xxii + 494 p., cartes, tabl., ann., bibliogr., gloss., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 19(1-2), 289–291.
<https://doi.org/10.7202/015365ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Francine Saillant parle de son expérience de l'obésité, de ses allers, de ses retours, de ses leures, de ses discours, de son enfance, de la réaction d'autrui, de ses peurs, ...et le chemin peut être sans fin de ce côté. Mais comment éviter ce risque si l'on veut aller au plus proche, au plus adéquat ? Comment parler de l'obésité en général et espérer en même temps que des démarches individualisées suivront ? Bien sûr, elles suivent souvent, mais que de catastrophes et que d'inadéquations accumulées ! Alors il faut aller vers plus de complexité et l'auteure le comprend. Elle sait que la complexité des individus est irréductible au rationnel, qu'il n'y a pas de complexité sans erreur, sans accident, sans irrationnel, sans blessure. L'anthropologie n'est pas habituée à ces niveaux de complexité et s'en méfie. Francine Saillant tente ici l'aventure. Elle ne prétend pas écrire l'anthropologie, mais pour rendre compte des réalités personnelles dont elle parle comment ne pas voir l'intérêt de son écriture et de quel droit laisser ces réalités sortir du champ de l'anthropologie ? Les débats actuels sur l'écriture ethnographique révèlent l'inconfort de beaucoup qui comprennent mal les enjeux de l'écriture et réduisent les expériences qui se développent en anthropologie à du journalisme de faits divers, à des états d'âme, en tout cas à des modalités d'écriture dont l'anthropologie n'a rien à faire. Ce confort intellectuel n'est tout simplement plus possible et la croyance en l'innocence de l'écriture n'est pas souhaitable. Ou bien on accepte les limites traditionnelles de l'anthropologie et nous perdrons en apprentissage et en adéquation et nous devons calmer nos prétentions de parler des êtres humains sinon trop pauvrement, ou bien nous expérimenterons de nouvelles possibilités d'être adéquats. Le livre de Francine Saillant relève à mes yeux de ces débats, ses exceptionnelles qualités m'ont fait penser aux chances de renouveau de modalités d'écriture originales au confluent de plusieurs genres qui habituellement ne se rencontrent pas.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval

Référence

LEVENSTEIN H.

1993 *Paradox of Plenty. A Social History of Eating in Modern America*. Oxford : Oxford University Press.

Harjot OBEROI : *The Construction of Religious Boundaries. Culture, Identity, and Diversity in the Sikh Tradition*, Chicago, The University of Chicago Press, 1994, xxii + 494 p., cartes, tabl., ann., bibliogr., gloss., index.

Un tollé général des Sikhs canadiens s'est élevé contre ce livre dès sa publication par Oxford University Press en Europe, quelques mois avant sa parution en Amérique du Nord, en décembre 1994. L'histoire qu'il présente serait hérétique.

Durant les dernières décennies du dix-neuvième siècle, le choc de la défaite des Sikhs contre les troupes anglaises et l'annexion victorieuse du Punjab à l'empire britannique atteignirent durement la secte, inversant une inclinaison initiale et séculaire à laisser coexister plusieurs traditions aussi hétéroclites que peu codifiées. Déclin de ferveur religieuse et du patriotisme menace alors l'affirmation politique imprimée par Rangit Singh au sikhisme, déjà fragilisé par un laisser-aller moral parmi les nobles et les chefs du mouvement. L'armée se débande, les chefs

sont déconsidérés pour leur vie libertine et la monarchie sikh vacille. Beaucoup de croyants retournent à l'hindouisme. Il semble que l'hostilité anticoloniale se soit en quelque sorte muée en intransigeance religieuse, engendrant une volonté d'affirmation identitaire et de renouveau spirituel au sein de la secte. En 1853, Richard Temple, secrétaire du gouvernement du Punjab, note que la piété et la présence ecclésiale sikh augmentent lors même que l'ascendance politique sikh diminue. Le Singh Sabha monte et impose rapidement un laïus qui acquerra le statut de vérité ontologique pour l'ensemble du sikhisme, forçant l'adhésion ou la marginalisation des traditions concurrentes. Une doxologie exclusive est élaborée : souscrire pleinement aux cinq K (*kes*/cheveux non coupés; *kanghâ*, peigne de bois; *karâ*, bracelet d'acier; *kachh*, caleçons; *kirpân*, poignard), visiter seulement les lieux saints sikh, croire que le punjabi est la langue sacrée, être initié selon le rite de passage créé à cette fin par le Singh Sabha, ne pas consommer les nourritures prohibées. Pour la première fois, une élite culturelle — intellectuelle et cléricale — usurpe, selon le mot de l'auteur, le droit de représenter les divers mouvements de la secte. Le pluralisme cède alors le pas à un paradigme codifié, uniforme et hégémonique : le sikhisme moderne.

Harjot Oberoi souligne le contraste entre l'avant et l'après réforme. Le livre s'ouvre sur la présentation de la tradition *sanatan*, imprégnée d'une tolérance à même ses poèmes, mythes et rites. Puis l'auteur souligne les facettes hétérogènes qui traversent alors la secte : l'astrologie, la possession spirituelle, la divination, la sorcellerie et la guérison magique, de même qu'un cumul fréquent entre sikhisme, islamisme et hindouisme dans la vie des croyants. Le culte des saints sur les lieux de pèlerinages jette sur la route, côte à côte, musulmans, sikhs et musulmans sikh. Les rituels en l'honneur des divinités s'accordent avec le folklore religieux du nord de l'Inde des adorateurs hindouistes. Dans les villages, les brahmanes interviennent dans les rites des âges de la vie. Rien ne contredit par ailleurs l'adhésion au système des castes. Les symboles du corps de la norme *khalsa* ne sont guère assumés.

La deuxième section du livre traite de la fondation du Sri Sing Sabha à Amritsar en 1873, qui supprime la tradition *sanatan* lors même que sa préservation est mise en cause après la défaite contre les Anglais. Le régime colonial met en place un système scolaire et d'enrôlement dans l'administration et l'armée qui produit une élite soucieuse de se distinguer pour mieux s'associer. Face à l'histoire qui ne permet pas de se démarquer, force est d'entreprendre la « sikhisation » des Sikhs. C'est à l'examen de cette nouvelle imagination sociale et religieuse élaborée par des intellectuels natifs des classes aisées ayant arpenté les gazons d'Oxford que s'attaque ensuite Harjot Oberoi dans le dernier chapitre, laissant entendre que sa diffusion est attribuable à un pragmatisme politique bien compris.

Le récit historique fait tout l'intérêt du livre, dont le titre est on ne peut plus mal assorti au contenu. Si le mérite de Gudarshan Singh Dhillon, dans sa thèse de doctorat, est de faire l'histoire du mouvement Singh Sabha au Punjab, celui de Harjot Oberoi est de présenter ce qui le précède puis de rester critique face à la réforme qu'il entraîne. C'est amplement suffisant et on se demande pourquoi l'auteur s'entiche d'ambitions qui, elles, ne sont pas atteintes. Il est toujours frappant de constater que les théoriciens français sont abondamment cités pour demeurer néanmoins toujours aussi mal compris. L'auteur prétend se donner pour objet de recherche une épistémé — la totalité de relations qui peut être découverte pour une période donnée, analysée au niveau de ses régularités discursives — mais pour ne jamais tenter de le faire ensuite et disqualifier l'étude de la civilisation indienne en niveaux de valeur en s'appuyant sur la critique de Tambiah, laquelle ouvre à un historicisme loin des objets théoriques de la réflexion sociologique. Et il n'y a effectivement rien, ici, qui rappelle tant soit peu Foucault ou Bourdieu. Très peu de place est donnée à l'analyse proprement dite de l'idéologie sabha. Relatant les faits entourant le développement du sikhisme du dix-neuvième siècle, l'auteur étudie moins une idéologie qu'un mouvement religieux, et celui-ci comme détaché du système des castes et des « cultures locales », sous l'angle du cumul des pratiques et jamais sous celui des arrimages

symboliques internes qu'il suppose avec l'horizon culturel indien en général. L'explication de son uniformisation doxologique ne déborde pas la phénoménalité historique de sa relation au gouvernement colonial. C'est d'autant plus décevant que, l'Inde étant ce qu'elle est, ce n'est bien sûr pas le caractère composite et le chevauchement de pratiques religieuses hétérogènes qui peuvent surprendre, sikhisme ou non. Livre d'histoire donc, à prendre comme tel.

Cet ouvrage suscite une controverse inusitée au Canada, peut-être un précédent. Harjot Oberoi est professeur d'études sikh à UBC (University of British Columbia). Cette chaire fut créée à la demande des Sikhs canadiens, grâce à une donation de 350 000 \$, entérinée en 1987 par le secrétariat d'État des affaires multiculturelles du gouvernement fédéral. Considérant que Harjot Oberoi serait antisikh parce que son ouvrage suggère un mélange du sikhisme avec d'autres religions, dont l'islam et la sorcellerie, la communauté sikh demandait son renvoi, en mai 1994. Les Sikhs canadiens avaient reçu un large soutien lors de la poursuite judiciaire qu'ils avaient logée contre la Royal Canadian Legion, qui avait refusé d'admettre le port du turban par ses membres et fut déboutée par la cour pour discrimination religieuse anticonstitutionnelle. Voilà maintenant la victime devenue bourreau. Alors que l'intransigeance morale envahissante du *politically correctness* va bon train d'un océan à l'autre, au point qu'en sciences humaines on s'interroge sur la légitimité d'écrits scientifiques provenant de chercheurs qui ne sont pas issus du groupe ethnique qu'ils étudient, une université se trouve soudain contrainte d'affirmer, dans les faits, la liberté de pensée, au moment où plus que jamais on met en doute l'universalité et surtout la priorité ou non de cette valeur sur l'exercice d'autres droits, collectifs notamment, y voyant une forme d'ethnocentrisme servant la légitimation académique du discours dominant. Harjot Oberoi porte le turban et se considère Sikh depuis presque quatre ans, quoique pratiquant ce qu'il dit être le sikhisme séculaire. Manifestement, cette exigence même comblée ne suffit plus. Approuvée depuis le début des années 1980, cette tendance atteint aujourd'hui son comble. Il y va maintenant du droit de censure des publications savantes par les groupes socioculturels étudiés. Le porte-parole désigné de UBC est significativement Stephen Crombie, le « *community relations officer* ». Il ne parle pas de liberté de pensée, mais plutôt de liberté académique et de droit de publier, arguant que si l'Université n'exerçait pas ce droit, elle abdiquerait son autonomie et perdrait sa crédibilité. Autrement dit, il s'agit d'une demande irrecevable de la communauté sikh non pas pour une raison de fond mais à cause de la définition technique de la vocation institutionnelle distinctive de l'Université. Faudrait-il alors revoir les chartes et la fonction de l'Université? On dort encore quand l'alarme sonne. Malgré l'étrange formulation de sa défense dans un conflit typique de la scène canadienne, il reste que l'Université de Colombie-Britannique oppose toujours un refus à la demande de licencier Harjot Oberoi.

Xavier Blaisel
Laval (Québec)